

640.e
2 20

ALZIRE,

O U

LES AMERICAINS.

TRAGEDIE

de M. DE VOLTAIRE. *Brouet*

Représentée à Paris pour la première fois
le 27 Janvier 1736. *R*

Errer est d'un mortel, pardonner est divin.

Duren, trad. de Pope.

Le prix est de trente sols.



A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE-CLAUDE BAUCHE,
près les Augustins, à la descente du Pont-Neuf,
à S. Jean dans le Desert.

M. DCC. XXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

On trouve chez le même Libraire une
nouvelle édition de la Mort de César, bien
plus ample que la précédente, à laquelle on a
joint deux Lettres & un Avertissement.

Et tous les autres Ouvrages du même
Auteur.

ERRATA.

P Age 6 Vers 10.

pourriés-vous offrir, *corrigés*, pourriés-vous vous offrir

Page 10 Vers 3.

Ainsi que le Potosé, *corrigés*, Le Perou, le Potosé,

Page 24 Vers 12.

ta première vertu ? *corrigés*, la première vertu ?

Page 27 Vers 5

Ont pû de leur abord, *corrigés*, Pouvoient à leur abord.

Page 34 Vers 1.

offencés, *corrigés*, offensés,

Page 41 vers 6.

me conserve, *corrigés*, me conserva

Page 46 Vers 2.

L'horreur de ma patrie. *corrigés*, Horreur de ma patrie !

Page 48 Vers 6.

de ton trépas, *corrigés*, de son trépas

Page 78 Vers 15.

tant de vertus ! *corrigés*, tant de vertu !



PERSONNAGES.

D. GUSMAN, Gouverneur du
Perou.

D. ALVARÈS, Pere de Don Gus-
man, ancien Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie
du Potosi.

MONTEZE, Souverain d'une autre
partie.

ALZIRE, Fille de Monteze.

{ SEMIRE,
{ CEPHANE, *Suivantes d'Alzire.*

OFFICIERS Espagnols.

AMERICAINS,

*La Scene est dans la Ville de Los Reyes,
autrement Lima.*

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amez feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT : Notre bien amé JEAN-BAPTISTE BAUCHE, Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il lui avoit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre, *Alzire, ou les Americains, Tragédie, par le Sieur de Voltaire*; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux Caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant; nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera sur Papier & Caracteres conforme à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contrescel; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en tout & en partie; ni d'en faire aucun extrait sous quelques prétextes que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre; même en feuilles séparées ou autrement sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de six mille livres d'amande contre chacun des contrevenants; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens dommages & interêts : à la charge que les Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, & qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Li-

vre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de nôtre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons ce faire jouir l'exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desd. Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires; foi soit ajoutée comme à l'original. Com-mandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander & autre permission, & nonobstant clameur de Haro & Chartre Normande, & Lettres à ce contraire. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le vingtième jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent trente-six, & de notre Regne le vingt-unième.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 274. fol. 250. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 20 Avril 1736. G. MARTIN Syndic.



A M A D A M E
LA MARQUISE
DU CHATELET.



ADAME,

Quel foible hommage pour Vous, qu'un de ces Ouvrages de Poësie, qui n'ont qu'un tems ; qui doivent leur mérite à la faveur passagere du Public, & à l'illusion du Théâtre, pour tomber ensuite dans la foule & dans l'obscurité !

Qu'est-ce en effet qu'un Roman mis en action & en Vers, devant celle qui lit les ouvrages de Géométrie avec la même rapidité que les autres lisent les Romans ; devant celle que n'a trouvé dans *Locke*, ce sage Précepteur du genre humain, que ses propres sentimens & l'histoire de ses pensées ; enfin aux yeux d'une personne, qui, née pour les agrémens, leur préfere la vérité ?

EPI TRE.

Mais, MADAME, le plus grands génie, & sûrement le plus désirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame : y en a-t'il dont on doive se priver ? Heureux l'esprit que la Philosophie ne peut dessécher, & que les charmes des Belles Lettres ne peuvent amollir ; qui sçait se fortifier avec *Locke*, s'éclairer avec *Clarke* & *Newton*, s'élever dans la lecture de *Cicéron* & de *Bosquet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Tasse* !

Tel est votre génie, MADAME ; il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre Sexe & de votre Rang, à croire qu'on s'embellit encore en perfectionnant sa raison, & que l'esprit donne des graces.

Il a été un tems en France, & même dans tout l'Europe, où les hommes pensoient déroger, & les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croioient nés que pour la guerre, ou pour l'oisiveté ; & les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que *Moliere* & *Despreaux* ont jeté sur les Femmes sçavantes, a semblé, dans un siècle poli, justifier les préjugés de la barbarie.

Mais *Moliere*, ce Législateur dans la morale & dans les bienséances du monde, n'a

EPI TRE.

pas assurément prétendu, en attaquant les Femmes sçavantes, se moquer de la science & de l'esprit. Il n'en a jouïé que l'abus & l'affectation ; ainsi que, dans son Tartuffe, il a diffamé l'hipocrisie, & non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une Satire contre les Femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant Despreaux avoit consulté les Femmes de la Cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art & au mérite de ses Ouvrages, si bien travaillés, des graces & des fleurs qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa Satire des Femmes, il a voulu couvrir de ridicule une Dame qui avoit appris l'Astronomie ; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique, qui en tous païs a toujours succédé à celui des Belles Lettres, fait tant de progrès en France depuis quarante ans dans tous les esprits, excepté dans ceux qui seront toujours *Peuple*, que si Boileau vivoit encore, lui qui osoit se moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voioit en secret Roberval & Sauveur, il seroit obligé de respecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumieres des Mau-pertuis, des Réaumur, des Mairan, des Dufay, & des Cleraut ; de tous ces veritables sçavans, qui n'ont pour objet qu'une science utile, & qui en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre Na-

E P I T R E.

tion. Nous sommes au tems; j'ose le dire, où il faut qu'un Poëte soit Philosophe, & où une Femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siècle, les François apprirent à arranger les mots. Le siècle des choses est arrivé. Telle qui lisoit autrefois Montagne, l'Astrée, & les Contes de la Reine de Navarre, étoit une Sçavante. Les Deshoullieres & les Daciers, illustres dans différens genres, sont venuës depuis. Mais votre Sexe auroit encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le Livre charmant des Mondes, & les Dialogues sur la lumiere du Marquis *Algaroti*, Ouvrage peut-être comparable aux Mondes.

Il est vrai qu'une Femme qui abandonneroit les devoirs de son état pour cultiver les sciences, seroit condamnable, même dans ses succès. Mais, M A D A M E, le même esprit qui mène à la connoissance de la vérité, est celui qui porte à remplir ses devoirs.

La Reine d'Angleterre, qui a servi de Médiatrice entre les deux plus grands Métaphysiciens de l'Europe, Clarke & Léibnits, & qui pouvoit les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de Reine, de Femme & de Mere.

Christine, qui abandonna le trône pour les beaux Arts, fut une grande Reine, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand Condé, dans

E P I T R E.

laquelle on voit revivre l'esprit de son Ayeul, n'a-t'elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, MADAME, dont on peut citer le nom après celui des plus grands Princes, vous faites aux Lettres le même honneur. Vous en cultivés tous les genres. Elles sont votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus; vous cachés ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avés acquis. Continués, MADAME, à chérir, à oser cultiver les sciences, quoique cette lumiere, long-tems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle est malgré eux devenuë publique?

Eh! pourquoi rougir de son mérite? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel Empire. On souhaite aux Arts la protection des Souverains: celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus?

Permettés-moi de dire encore qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, & c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consomons notre vie dans la culture

E P I T R E.

des Arts. Nous en faisons les instrumens de notre fortune ; c'est une espece de profanation. Et je suis fâché qu'Horace dise de lui ; *paupertas impulit audax ut versus facerem.* *L'indigence est le Dieu qui m'inspira des vers.* La rouille de l'Envie, l'artifice des intrigues, le poison de la Calomnie, l'assassinat de la Satire (si j'ose m'exprimer ainsi) déshonorent parmi les hommes une profession qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, M A D A M E, qu'un penchant invincible a déterminé aux Arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai souvent repetées, de ce Consul Romain qui fut le pere de la Patrie, de la liberté & de l'éloquence. *Studia * adolescentiam alunt, Senectutem ablectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent ; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.* „ Les lettres forment la jeunesse, & sont le charme de l'âge avancé. „ La prospérité en est plus brillante. L'adversité en reçoit des consolations ; & dans „ nos maisons, dans celles des autres, dans les „ voyages, dans la solitude, en tous tems, en „ tous lieux, elles font la douceur de notre „ vie.

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à présent, M A D A M E, je les culti-

* Ciceron.

E P I T R E.

ve pour vous, & pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous le reste de ma vie, dans le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous sacrifiés dans votre jeunesse les plaisirs faux & enchanteurs du monde, pour jouir d'une amitié pure & respectable, que vous préférés à ces commerces dangereux, du moins frivoles, qu'on honore si fausement du nom de société; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucrece, ce Poëte Philosophe dont les beautés & les erreurs vous sont si connus.

Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere,

Edita doctrina sapientum templa serena,

Despicere unde queas alios, passimque videre

Errare, atque viam palanteis quærere vitæ

Certare ingenio, contendere nobilitate,

Noctes atque dies niti præstante labore

Ad summas emergere opes, rerumque potiri:

O miseras hominum mentes! O pectora cæca!

Heureux! qui retiré dans le Temple des Sages,

Voit en paix sous ses pieds se former les orages;

Qui contemple de loin les mortels insensés,

De leur joug volontaire esclaves empressés,

Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre;

Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre;

Dans l'agitation consumant leurs beaux jours;

Poursuivant la fortune & rampant dans les Cours.

O vanité de l'homme! O foiblesse! O misere!

E P I T R E.

Je n'ajouterai rien à cette longue Epître, touchant la Tragedie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, MADAME, après avoir parlé de vous ? Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai composée dans votre maison & sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, en y mettant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai essayé de peindre ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal, ces sentimens tant recommandés par les Sages de l'Antiquité, & épurés dans notre Religion, ces vraies loix de la nature, toujours si mal suivies. J'ai tâché d'être plus homme que Poète. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, & vous connoissés ceux qui le défigurent encore. Puissé le Public, d'autant plus sévère à la longue qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes !

Puisse au moins cet hommage, que je vous rends, MADAME, périr moins vite que mes autres Ecrits ! Il seroit immortel, s'il étoit digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

V***




DISCOURS PRELIMINAIRE.

ON a tâché dans cette Tragédie, toute d'invention & d'une espece assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La Religion d'un barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent gueres plus juste. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles & infidèle aux vrais devoirs de l'homme, faire certaines prières & garder ses vices; jeuner, mais hair, cabaler, persécuter, voilà sa Religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses freres, de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal.

Tel est Gusman au moment de sa mort, tel est Alvares dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV. même au milieu de ses foiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes Ecris



cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant, on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice & de l'oppression ; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes Ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devoient les ensevelir.

Voilà pourquoi la Henriade s'est soutenuë malgré les efforts de quelques Français jaloux qui ne veulent pas absolument que la France ait un Poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de Lecteurs , qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des caballes & des intrigues , qui n'aiment que le vrai , qui cherchent toujours l'homme dans l'Auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes ; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un Etranger s'étonnoit un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espece , & d'un déchaînement cruel , par lequel un homme étoit opprimé. Il faut apparemment , dit-il , que cet homme soit d'une grande ambition , & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non , lui répondit-on ; c'est un Citoyen obscur , retiré , qui vit plus avec Virgile & Locke , qu'avec ses Compatriotes &

dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns de ses ennemis, que du Graveur qui a prétendu graver son Portrait. C'est l'Auteur de quelques Pièces qui vous ont fait verser des larmes, de quelques Ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté qui y regne. Ceux qui le calomnient, ce sont des hommes pour la plupart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, & qui le persécuteront jusqu'à la mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné.

Cet Etranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, & quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses Contemporains & de ses Compatriotes, ce que l'on peut espérer des Etrangers, & de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain, que la Littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues qui devroient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en se déchirant mutuellement ? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule ; & que les gens d'esprit rendus souvent

par leurs querelles le jouet des fots, soient les bouffons d'un Public dont ils devroient être les Maitres.

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étoient amis ; les monumens de leur amitié subsistent, & apprendront à jamais aux hommes que les esprits superieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur genie, ne pouvons-nous au moins avoir leurs vertus ? Ces hommes sur qui l'univers avoit les yeux, qui avoient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimoient pourtant & vivoient en freres : & nous qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous dont les noms à peine connus dans un coin du monde, passeront bien-tôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui hors de notre petit horison, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un tems de disette, nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile & Horace ne se disputoient rien parce qu'ils étoient dans l'abondance.

On a imprimé un Livre, de *morbis Artificum* : de la maladie des Artistes. La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de deshonorant c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites Brochures fatiriques, dont

P R E' L I M I N A I R E.

v

nous sommes inondés. On demandoit il n'y a pas long-tems à un homme qui avoit fait je ne sçai qu'elle mauvaise Brochure, contre son ami & son bienfaicteur, pourquoi il s'étoit emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement : Il faut que je vive.

De quelque source que partent ces outrages, il est sur qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits ne doit jamais répondre aux Critiques; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la Fable du Bocalini. » Un voyageur, dit-il, étoit importuné dans son chemin du bruit des Cigales, il s'arrêta pour les tuer; il n'en vint pas à bout, & ne fit que s'écarter de son chemin. Il n'avoit qu'à continuer paisiblement son voyage; les Cigales seroient mortes d'elles mêmes au bout de huit jours. «

Il faut toujours que l'Auteur s'oublie; mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *se ipsum deserere turpissimum est*. On sçait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos Ouvrages, calomnient nos personnes : quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le feroit quelquefois d'avantage de ne leur répondre pas.

Il y a une de ces calomnies répétée dans vingt Libelles au sujet de la belle édition An-

glaise de la Henriade. Il ne s'agit là que d'un vil intérêt; ma conduite prouve assez combien je suis au-dessus de ces bassesses. Je ne souillerai point cet écrit d'un détail si avilissant: on trouvera chez Bauche Libraire, une réponse satisfaisante. Mais il y a d'autres accusations que l'honneur oblige à repousser.

On ma traité dans ces Libelles, d'homme sans Religion; & une des belles preuves qu'on a porté c'est que dans *Œdipe*, *Jocaste* dit ces vers,

Les Prêtres ne font point ce qu'un vain peuple
pense,

Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que la Henriade dans plusieurs endroits *sentoit bien son Semipela-gien*.

On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irreligion, parce que c'est le dernier refuge des calomnieurs. Comment leur répondre? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis Socrate jusqu'à Descartes ont essuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une seule question: Je demande qui a le plus de religion, ou le calomnieur qui

persecute, ou le calomnié qui pardonne.

Ces mêmes Libelles me traitent d'homme envieux de la reputation d'autrui ; je ne connois l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai deffendu à mon esprit d'être satirique, & il est impossible à mon cœur d'être envieux.

J'en appelle à l'Auteur de Radamiste & d'Electre, dont les Ouvrages m'ont inspiré les premiers le désir d'entrer quelque tems dans la même carrière ; ses succès ne m'ont jamais couté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachoit aux représentations de ses pieces, il fait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

L'Auteur ingénieux & digne de beaucoup de consideration qui vient de travailler sur un sujet à peu près semblable à ma Tragédie, & qui s'est exercé à peindre ce contraste des mœurs de l'Europe & de celles du nouveau Monde, matiere si favorable à la Poësie, enrichira peut-être le Théâtre de sa Piece nouvelle. Il verra si je serai le dernier à lui applaudir ; & si un indigne amour propre ferme mes yeux aux beautés d'un Ouvrage.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux beaux Arts qu'à mes Ecrits : sensible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de genie, je regarde un grand Poëte, un bon Musicien, un bon

viii DISCOURS PRE' LIMIN.

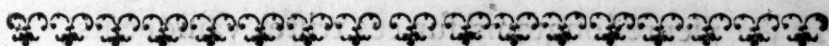
Peintre, un Sculpteur habile (s'il a de la probité) comme un homme que je dois cherir, comme un frere que les Arts m'ont donné; les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux Lettres, trouveront en moi un ami, plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentimens; quiconque a vécu avec moi sçait bien que je n'en ai point d'autres.

Jè me suis cru obligé de parler ainsi au Public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des Critiques est un vain amour propre; confondre la calomnie est un devoir.





ALZIRE,
OU
LES AMERICAINS,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. ALVARES, D. GUSMAN.

ALVARES.

DU Conseil de Madrid l'autorité suprême,
Pour successeur enfin, me nomme un fils que
j'aime.

Faites régner le Prince, & le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel Univers.

Gouvernés cette rive en malheurs trop féconde.

A

Sanchez

Qui produit les trésors & les crimes du monde :
 Je vous remets , mon fils , les honneurs souverains
 Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.

J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique ;
 Je montrai le premier * aux Peuples du Mexique
 L'appareil inouï pour ces mortels nouveaux ,
 De nos châteaux ailés qui voloient sur les eaux ;
 Des mers de Magellan , jusqu'aux astres de l'Ourse
 ** Cortez , Herman , Pizare ont dirigé ma course ;
 Heureux si j'avois pû , pour fruit de mes travaux ,
 En Chrétiens vertueux changer tous ces Héros !
 Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
 Leurs cruautés , mon fils , ont obscurci leur gloire ,
 Et j'ai pleuré longtems sur ces tristes vainqueurs ,
 Que le Ciel fit si grands sans les rendre meilleurs.
 Je touche aux derniers pas de ma longue carrière ;
 Et mes yeux sans regret quitteront la lumière ,
 S'ils vous ont vû régir sous d'équitables Loix ,
 L'Empire du Potosé , & la Ville des Rois.

G U S M A N .

J'ai conquis avec vous ce sauvage Hémisphère.
 Dans ces climats brûlants , j'ai vaincu sous mon pere.
 Je dois de vous encore apprendre à gouverner ,

* Il est très-aisé qu'Alvarès se soit trouvé à ces deux Expéditions, la Conquête du Mexique ayant été commencée en 1517. , & celle du Perou en 1525.

** Rien n'est plus connu que les exploits & les barbaries de Ferdinand Cortez & des Pizare.

Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

ALVARES.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.

Consumé de travaux, apesanti par l'âge,

Je suis las du pouvoir : c'est assez si ma voix,

Parle encor au Conseil, & regle vos exploits.

Croyés-moi, les humains, que j'ai trop sçu connaître,

Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

Je consacre à mon Dieu, négligé trop longtems,

De ma caducité les restes languissans.

Je ne veux qu'une grace : elle me sera chere ;

Je l'attends comme ami, je la demande en pere.

Mon fils, remettez-moi ces Esclaves-obscurs,

Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs.

Songés que ce grand jour doit être un jour propice,

Marqué par la clémence, & non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priés un fils, Seigneur, vous commandés :

Mais daignés voir au moins ce que vous hazardés.

D'une Ville naissante, encor mal assurée

Au Peuple Américain nous défendons l'entrée :

Empêchons, croyez-moi, que ce Peuple orgueilleux

Au fer qui l'a dompté n'accoûtume ses yeux ;

Que méprisant nos loix, & prompt à les enfreindre,

Il n'ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.

Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir,

Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.

A ij

L'Américain farouche est un monstre sauvage ,
Qui mord en fremissant le frein de l'esclavage ;
Soumis au châtement , fier dans l'impunité ,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir en un mot périt par l'indulgence ;
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sçai qu'aux Castillans il suffit de l'honneur ;
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur ;
Mais le reste du monde , esclave de la crainte ,
A besoin qu'on l'opprime , & sert avec contrainte.
Les Dieux même * adorés dans ces climats affreux ,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux.

A L V A R E ' S .

Ah mon fils , que je hais ces rigueurs tyranniques !
Les pouvés-vous aimer ces forfaits politiques ,
Vous Chrétien , vous choisi pour régner désormais
Sur des Chrétiens nouveaux , au nom d'un Dieu de paix !
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce Continent dépeuplent les rivages ?
Des bords de l'Orient n'étois-je donc venu
Dans un monde idolâtre , à l'Europe inconnu ,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant Tropicque ,
Et le nom de l'Europe , & le nom Catholique ?
Ah ! Dieu nous envoyoit , par un plus heureux choix ,

* Au Mexique & au Perou on immoloit des hommes à ce qu'on apelloit la Divinité ; & ce qu'il y a de plus horrible , c'est que presque tous les Peuples de la terre ont été coupables de pareils sacrilèges par religion.

T R A G E D I E.

5

Pour annoncer son nom , pour faire aimer ses Loix ;
 Et nous , de ces climats destructeurs implacables ,
 Nous , & d'or & de sang toujours insatiables ,
 Déserteurs de ces Loix qu'il falloit enseigner ,
 Nous égorgeons ce Peuple au lieu de le gagner.
 Par nous tout est en sang , par nous tout est en poudre ,
 Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.
 Notre nom , je l'avoué , inspire la terreur :
 Les Espagnols sont craints ; mais ils sont en horreur.
 Fleaux du nouveau monde , injustes , vains , avarés ,
 Nous seuls en ces climats , nous sommes les *Barbares*.
 L'Américain farouche , en sa simplicité ,
 Nous égale en courage , & nous passe en bonté.
 Hélas ! si comme vous il étoit sanguinaire ,
 S'il n'avoit des vertus , vous n'auriés plus de pere.
 Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour ?
 Avez-vous oublié , que près de ce séjour
 Je me vis entouré par ce Peuple en furie ,
 Rendu cruel enfin par notre barbarie ?
 Deux des miens à mes yeux terminèrent leur sort.
 J'étois seul , sans secours , & j'attendois la mort ;
 Mais à mon nom , mon fils , je vis tomber leurs armes.
 Un jeune Américain , les yeux baignés de larmes ,
 Suivi de tous les siens embrassa mes genoux :
 » Alvarés , me dit-il , Alvarés , est-ce vous ? *
 » Vivés : votre vertu nous est trop nécessaire ,

* On trouve un pareil trait dans une Relation de la nouvelle Espagne.

» Vivés , aux malheureux servés longtems de pere.
» Qu'un peuple de Tyrans, qui veut nous enchaîner,
» Par cet exemple un jour aprenne à pardonner.
» Allés ; la grandeur d'ame est du moins le partage
» Du Peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.
Eh bien, vous gémissiez ! Je sens qu'à ce récit
Votre cœur , malgré vous , s'émeut & s'adoucit.
L'humanité vous parle ainsi que votre pere,
Ah ! si la cruauté vous étoit toujours chere ,
De quel front aujourd'hui pourriés-vous offrir
Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir ,
A la fille des Rois de ces tristes contrées ,
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées ?
Prétendés-vous , mon fils , cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens ?
Ou bien attendés-vous que ses cris & ses larmes ,
De vos sévères mains fassent tomber les armes ?

G U S M A N.

Eh bien, vous l'ordonnés ; je brise leurs liens.
J'y consens. Mais songés qu'il faut qu'ils soient Chré-
tiens ;
Ainsi le veut la Loi. Quitter l'idolatrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie.
A la Religion gagnons-les à ce prix.
Commandons aux cœurs même , & forçons les esprits.
De la nécessité le pouvoir invincible,
Traîne au pied des Autels un courage inflexible.

Je veux que ces Mortels, esclaves de ma Loi,
Tremblent sous un seul Dieu comme sous un seul Roi.

ALVARES.

Ecoutez-moi, mon fils. Plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel Empire ;
Que le Ciel & l'Espagne y soient sans ennemis :
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un , je n'ai forcé personne ,
Et le vrai Dieu, mon fils , est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, Seigneur, & vous l'avés voulu ;
Vous avés sur un fils un pouvoir absolu.
Oùi, vous amoliries le cœur le plus farouche ;
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puisque le Ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader ,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avouë, & plus que je ne veux ;
Mais enfin je ne puis même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier, fléchir le caractère ;
Et rampant sous ses loix, esclave d'un coup d'œil ,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
Vous seul, vous pouvés tout sur le pere d'Alzire ;

A iij

En un mot parlés-lui pour la dernière fois.
Qu'il commande à sa fille , & force enfin son choix :
Daignés.... mais c'en est trop. Je rougis que mon pere
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la priere.

A L V A R E ' S ,

C'en est fait , j'ai parlé , mon fils , & sans rougir,
Monteze a vû sa fille , il l'aura sçû fléchir.
De sa famille auguste , en ces lieux prisonniere ,
Le Ciel a par mes soins consolé la misere.
Pour le vrai Dieu , Monteze a quitté ses faux Dieux ;
Lui-même de sa fille a défilé les yeux ,
De tout ce nouveau monde Alzire est le modele ;
Les Peuples incertains fixent leurs yeux sur elle ;
Son cœur aux Castillans vâ donner tous les cœurs,
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs.
La foi doit y jeter ses racines profondes :
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains qui détestent nos Loix ,
Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois ,
Vont d'un esprit moins fier , & d'un cœur plus facile ,
Sous votre joug heureux baisser un front docile ;
Et je verrai , mon fils , grace à ces doux liens ,
Tous les cœurs désormais Espagnols & Chrétiens.
Monteze vient ici , mon fils , allés m'attendre
Aux Autels , où sa fille avec lui va se rendre.



SCÈNE II.

ALVARE'S, MONTEZE,

ALVARE'S.

EH bien votre Sagesse , & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté.

MONTEZE.

Pere des malheureux , pardonne si ma fille ,
Dont Gusman détruisit l'Empire & la famille ;
Semble éprouver encor un reste de terreur ,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie
Ont revolté ma fille en ces climats nourrie ;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix.
Tes mœurs nous ont appris à révéler tes loix.
C'est par toi que le Ciel à nous s'est fait connaître.
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
Sous le fer Castillan ce monde est abattu ;
Il cede à la puissance , & nous à la vertu.
De tes Concitoyens la rage impitoyable
Auroit rendu , comme eux , leur Dieu même haïssable ;
Je détestai ce Dieu qu'annonça leur fureur ,
Je l'aimai dans toi seul ; il s'est peint dans ton cœur :
Voilà ce qui te donne , & Monteze & ma fille.
Instruits par tes vertus nous sommes ta famille.

Sers luy long-tems de pere , ainsi qu'à nos Etats.
Je la donne à ton fils , je la mets dans ses bras :
Ainsi que le Potose , Alzire est sa conquête.
Và dans ton Temple auguste en ordonner la fête,
Và ; je croi voir des Cieux les peuples éternels
Descendre de leur sphere , & se joindre aux mortels.
Je répons de ma fille ; elle va reconnaître
Dans le fier Don Gusman , son Epoux & son Maître

ALVARES.

Ah ? puis qu'enfin mes mains ont pû former ces nœuds,
Cher Monteze ! au tombeau , je descends trop heureux.
Toi qui nous découvris ces immenses contrées,
Rend du monde aujourd'hui les bornes éclairées,
Dieu des Chrétiens ! préside à ces vœux solennels ,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels !
Descend , attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu , je vais presser cet heureux himenée :
Adieu , je te devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE *seul.*

Dieu , destructeur des Dieux que j'avois trop servis !
Protege de mes ans la fin dure & funeste.
Tout me fut enlevé , ma fille ici me reste :
Daigne veiller sur elle , & conduire son cœur.

SCÈNE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

MA fille, il en est tems, consens à ton bonheur ;
 Ou plutôt, si ta foy, si ton cœur me seconde,
 Par ta félicité fais le bonheur du monde.
 Protege les Vaincus, commande à nos Vainqueurs,
 Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs.
 Remonte au rang des Rois du sein de la misère.
 Tu dois à ton Etat plier ton caractère.
 Prends un cœur tout nouveau, viens, obéis, suis-moi,
 Et renais Espagnole en renonçant à toi.
 Seche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton pere.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous, mais si je vous suis chere
 Voyés mon désespoir, & lisés dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur.
 J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice ;

Mais quels tems , justes Cieux ! pour engager ma foi.
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi ,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire
Des Enfans du Soleil le redoutable Empire.
Que ce jour est marqué par des signes affreux !

M O N T E Z E .

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé , l'ouvrage de nos Prêtres ,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

A L Z I R E .

Au même jour , hélas ! le vengeur de l'Etat ,
Zamore mon espoir , périt dans le combat ,
Zamore mon Amant , choisi pour votre gendre.

M O N T E Z E .

J'ai donné , comme toi , des larmes à sa cendre.
Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi.
Porte , porte aux Autels un cœur maître de foi :
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entiere à la loi des Chrétiens ,
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens ,
Il t'apelle aux Autels , il regle ta conduite ;
Entend sa voix.

A L Z I R E .

Mon pere ! où m'avés-vous réduite ?
Je sçais ce qu'est un pere , & quel est son pouvoir.

M'immoler, quand il parle, est mon premier devoir ;
 Et mon obéissance a passé les limites
 Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
 Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux.
 Mon cœur changé par vous abandonna ses Dieux.
 Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées ,
 Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées :
 Mais vous , qui m'assuriés , dans mes troubles cruels ,
 Que la paix habitoit au pied de ses Autels ,
 Que sa loi , sa morale & consolante & pure ,
 De mes sens désolés guériroit la blessure ,
 Vous trompiés ma foiblesse ! un trait toujours vain-
 queur
 Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
 Il y porte une image à jamais renaissante.
 Zamore vit encore au cœur de son Amante.
 Condamnés s'il le faut , ces justes sentimens .
 Ce feu victorieux de la mort & du temps ,
 Cet amour immortel ordonné par vous-même ;
 Unissés votre fille au fier Tiran qui m'aime ,
 Mon País le demande ; il le faut, J'obéis :
 Mais tremblés , en formant ces nœuds mal assortis ,
 Tremblés , vous qui d'un Dieu , m'annoncés la ven-
 geance ,
 Vous qui me commandés d'aller en sa présence
 Promettre , à cet Epoux qu'on me donne aujourd'hui ,
 Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah ! que dis-tu, ma fille ! épargne ma vieillesse.
Au nom de la Nature , au nom de ma tendresse ,
Par nos destins affreux , que ta main peut changer ,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager ,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse.
Ai-je fait un seul pas , que pour te rendre heureuse ?
Jouis de mes travaux ; mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile , où j'ai scû t'amener.
Ta carrière nouvelle , aujourd'hui commencée ,
Par la main du devoir est à jamais tracée.
Ce Monde en gémissant , te presse d'y courir.
Il n'a d'apui que toi, voudras-tu le trahir ?
Aprend à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre ?
Quelle science ! hélas !

SCENE V.

GUSMAN ALZIRE.

GUSMAN.

J'Ai sujet de me plaindre.
Que l'on oppose encore à mes empressemens ,
L'offençante lenteur de ces retardemens.

J'ai suspendu ma loy prête à punir l'audace ,
De tous ces Ennemis , dont vous vouliés la grace.
Ils sont en liberté ; mais j'aurois à rougir ,
Si ce foible service eût pû vous attendrir.
J'attendois encor moins de mon pouvoir suprême.
Je voulois vous devoir à ma flamme , à vous-même ,
Et je ne pensois pas , dans mes vœux satisfaits ,
Que ma félicité vous coutât des regrets.

ALZIRE.

Que puisse seulement la colere celeste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste !
Vous voyés quel effroy me trouble & me confond.
Il parle dans mes yeux , il est peint sur mon front.
Tel est mon caractère , & jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser , pourroit trahir sa foi.
C'est un art de l'Europe ; il n'est pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchise , & je sçais que Zamore
Vit dans votre mémoire , & vous est cher encore.
Ce * Cacique obstiné , vaincu dans les Combats ,
S'arme encor , contre moi de la nuit du trépas.
Vivant , je l'ai dompté ; mort , doit-il être à craindre ?
Cessés de m'offenser , & cessés de le plaindre.

* Le mot propre est Inca ; mais les Espagnols accoutumés, dans l'Amérique Septentrionale , au titre de Cacique , le donnèrent d'abord à tous les Souverains du nouveau Monde.

Votre devoir , mon nom , mon cœur en sont blessés ;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versés.

ALZIRE.

Aiés moins de colere , & moins de jalouſſie.
Un Rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.
Je l'aimois , je l'avoüe , & tel fut mon devoir.
De ce monde opprimé Zamore étoit l'eſpoir ;
Sa foy me fut promiſe , il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : Son trepas me coute encor des larmes.
Vous , loin d'oſer ici condamner ma douleur ,
Jugés de ma conſtance , & connaiffés mon cœur ,
Et quittant avec moi cette fierté cruelle ,
Mérités , s'il ſe peut , un cœur auffi fidele.

SCENE VI.

GUSMAN.

SOn orgueil , je l'avoüe , & ſa ſincérité
Etonne mon courage , & plait à ma fierté.
Allons , ne ſouffrons pas que cette humeur altière
Coute plus à dompter que l'Amérique entière.
La groſſiere Nature , en formant ſes appas ,
Lui laiſſe un cœur ſauvage , & fait pour ces Climats.
Le devoir fléchira ſon courage rebelle.
Ici tout m'eſt ſoumis , il ne reſte plus qu'elle :
Que l'hymen en triomphe , & qu'on ne diſe plus
Qu'un Vainqueur & qu'un Maître eſſuia des refus.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCÈNE I.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

A Mis, de qui l'audace, aux Mortels peu commune,
 Renaît dans les dangers & croît dans l'infortune,
 Illustres Compagnons de mon funeste sort !
 N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?
 Vivrons-nous sans servir Alzire & la Patrie ,
 Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
 Sans punir , sans trouver cet insolent vainqueur ,
 Sans venger mon País qu'a perdu sa fureur ?
 Dieux impuissants, Dieux vains de nos vastes Contrées,
 A des Dieux Ennemis vous les avés livrées ,
 Et six cens Espagnols ont détruit sous leurs coups
 Mon País , & mon Thrône , & vos Temples, & vous !
 Vous n'avés plus d'Autels , & je n'ai plus d'Empire.
 Nous avons tout perdu , je suis privé d'Alzire.
 J'ai porté mon courroux , ma honte & mes regrets ,
 Dans les sables mouvants , dans le fond des forêts ,
 De la Zone brulante , & du milieu du Monde ,
 L'Astre du jour a vû ma course vagabonde ,
 Jusqu'aux lieux où cessant d'éclairer nos Climats

B

* Il ramene l'année , & revient sur ses pas.
Enfin votre amitié , vos soins , votre vaillance
A mes vastes désirs ont rendu l'esperance ;
Et j'ai cru satisfaire , en cet affreux séjour ,
Deux Vertus de mon cœur , la vengeance & l'amour.
Nous avons rassemblé des Mortels intrépides ,
Eternels ennemis de nos Maîtres avides ;
Nous les avons laissés dans ces forêts errants ,
Pour observer ces murs bâtis par nos Tirans.
J'arrive , on nous saisit ; une foule inhumaine ,
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous en-
chaîne.

De ces lieux infernaux on nous laisse sortir ;
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis où sommes-nous ? ne pourra-t'on m'instruire
Qui commande en ces lieux , quel est le sort d'Alzire ?
Si Monteze est esclave & voit encor le jour ,
S'il traîne ses malheurs en cette horrible Cour ?
Chers & tristes amis du malheureux Zamore ,
Ne pouvés-vous m'apprendre un destin que j'ignore ?

UN AMERICAIN.

En des lieux differens comme toi mis aux fers ,
Conduits en ce Palais par des chemins divers ,
Etrangers , inconnus , chez ce Peuple farouche ,

* L'Astronomie , la Geographie , la Geometrie étoient cultivées
au Perou. On traçoit des Lignes sur des Colonnes pour marquer
les Equinoxes & les Solstices.

Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins, si nos Tirans ont résolu ta mort,
Tes amis, avec toi prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te suivre.

Z A M O R E.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux.
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa Patrie,
Périr sans se vanger, expirer par les mains
De ces brigans d'Europe & de ces assassins,
Qui de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laisser à ces Tirans la moitié de soi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur,
Cette mort est affreuse, & fait frémir d'horreur.



SCENE II.

ALVARE'S, ZAMORE. *Suite.*

ALVARE'S.

Soyés libres , vivés.

ZAMORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre !
Quel Vieillard , ou quel Dieu vient ici m'étonner !
Tu parois Espagnol , & tu sçais pardonner !
Es-tu Roi ? cette Ville est-elle en ta puissance ?

ALVARE'S.

Non ; mais j'y puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin , Vieillard trop généreux ?

ALVARE'S.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh ! qui peut t'inspirer cette auguste clémence ?

ALVARE'S.

Dieu , ma Religion , & la reconnoissance.

ZAMORE.

Dieu , ta Religion ! quoi ces Tirans cruels ,
 Monstres défaltrés dans le sang des Mortels ,
 Qui dépeuplent la terre , & dont la barbarie
 En vaste solitude a changé ma patrie ,
 Dont l'infame avarice est la suprême loi ,
 Mon pere ! ils n'ont donc pas le même Dieu que toi ?

ALVARE'S.

Ils ont le même Dieu , mon fils , mais ils l'outragent.
 Nés sous la loi des Saints , dans le crime ils s'engagent.
 Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir.
 Tu connois leurs forfaits ; mais connoi mon devoir.
 Le Soleil par deux fois a d'un Tropique à l'autre
 Eclairé dans sa marche & ce monde & le nôtre ,
 Depuis que l'un des tiens , par un noble secours ,
 Maître de mon destin , daigna sauver mes jours.
 Mon cœur dès ce moment partagea vos miseres.
 Tous vos concitoyens sont devenus mes freres ,
 Et je mourrois heureux si je pouvois trouver
 Ce Héros inconnu qui m'a pû conserver.

ZAMORE.

A ses traits , à son âge , à sa vertu suprême ,
 C'est lui ; n'en doutons point , c'est Alvarès lui-même.
 Pourrois-tu parmi nous reconnaître le bras ,
 A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas ?

B üj

A L V A R E ' S .

Que me dit-il ? Aproche. O Ciel ! ô Providence !
C'est lui , voilà l'objet de ma reconnaissance.
Mes yeux , mes tristes yeux affoiblis par les ans ,
Hélas ! avés-vous pû le chercher si longtems ?

En l'embrassant ,

Mon bienfaicteur ! mon fils ! parle , que dois-je faire ?
Daigne habiter ces lieux , & je t'y fers de pere.
La mort a respecté ces jours que je te doi ,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

Z A M O R E .

Mon pere , ah ! si jamais ta Nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle ,
Croi moi , cet Univers aujourd'hui désolé ,
Au-devant de leur joug sans peine auroit volé.
Mais autant que ton ame est bienfaisante & pure ,
Autant leur cruauté fait frémir la Nature ,
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre , & tout ce que je veux ,
C'est de sçavoir au moins si leur main sanguinaire ,
Du malheureux Monteze a fini la misere ,
Si le pere d'Alzire.... hélas ! tu vois les pleurs ,
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

A L V A R E ' S .

Ne cache point tes pleurs , cesse de t'en défendre ,

C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais.
Apren que ton ami, plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE.

Le verrai-je ?

ALVARE'S.

Oùï, croi-moi ; puisse-t'il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui.

ZAMORE.

Quoi Monteze.... dis-tu ?

ALVARE'S.

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit ; de ces heureux liens,
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le Ciel nous envoie.
Je te quitte un moment, mais c'est pour te servir,
Et pour ferrer les nœuds qui vont tous nous unir.



SCENE III.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

DEs Cieux enfin sur moi la bonté se déclare,
Je trouve un homme juste en ce séjour barbare,
Alvarès est un Dieu, qui parmi ces pervers
Descend pour adoucir les mœurs de l'Univers,
Il a, dit-il, un fils. Ce fils sera mon frere.
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux pere,
O jour ! ô doux espoir à mon cœur éperdu !
Monteze ! après trois ans, tu vas m'être rendu ;
Alzire, chere Alzire, ô toi que j'ai servie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serois-tu dans ces lieux ? hélas me gardes-tu
Cette fidélité, ta première vertu ?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance
Mais quel autre Vieillard à mes regards s'avance ?

SCENE IV.

MONTEZE, ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

CHer Monteze, est-ce toi que je tiens dans mes bras ?
Revois ton cher Zamore, échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre.
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.

Alzire est-elle ici ? parle , quel est son sort ?
Acheve de me rendre ou la vie ou la mort.

M O N T E Z E.

Cacique malheureux ! sur le bruit de ta perte ,
Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte.
Nous te redemandions à nos cruels destins ,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
Tu vis ; puisse le Ciel te rendre un sort tranquile !
Puissent tous nos malheurs finir dans cet azile !
Zamore ! ah ! quel dessein t'a conduit en ces lieux ?

Z A M O R E.

La soif de te vanger, toi , ta fille , & mes Dieux,

M O N T E Z E.

Que dis-tu ?

Z A M O R E.

Souviens-toi du jour épouvantable ,
Où ce fier Espagnol , terrible , invulnérable ,
Renversa , détruisit jusqu'en leurs fondemens
Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans. *
Gusman étoit son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'a prît rien de lui que son nom & son crime.
Ce nom , mon cher Monteze , à mon cœur si fatal ,

* Les Péruviens , qui avoient leurs fables comme les Peuples de notre Continent , croyoient que leur premier Inca qui bâtit Cusco, étoit fils du Soleil.

Du pillage & du meurtre étoit l'affreux signal.
A ce nom de mes bras on m'arracha ta fille ,
Dans un vil esclavage on traîna ta famille ,
On démolit ce temple & ces autels chéris ,
Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton fils ,
On me traîna vers lui. Dirai-je à quel supplice ,
A quels maux me livra sa barbare avarice ,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés ,
Idoles de son Peuple , & que je foule aux pieds ?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affoiblir les injures.
Je viens , après trois ans , d'assembler des amis ,
Dans leur commune haine avec nous affermis :
Ils sont dans nos forêts , & leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs , ou vanger l'Amérique.

M O N T E Z E .

Je te plains. Mais hélas ! où vas-tu t'emporter ?
Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.
Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles ,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles ,
Ces marbres impuissans en fabres façonnés ,
Ces Soldats presque nuds & mal disciplinés ,
Contre ces fiers géants , ces Tirans de la terre ,
De fer étincelans , armés de leur tonnerre ,
Qui s'élancent sur nous , aussi prompts que les vents
Sur des monstres guerriers , pour eux obéissans ?
L'Univers a cédé ... cédon , mon cher Zamore.

Z A M O R E.

Moi fléchir ! moi ramper , lorsque je vis encore !
 Ah ! Montez , croi-moi ; ces foudres , ces éclairs ,
 Ce fer dont nos Tirans sont armés & couverts ,
 Ces rapides coursiers qui sous eux font la guerre ,
 Ont pû de leur abord épouvanter la Terre :
 Je les vois d'un œil fixe , & leur ose insulter.
 Pour les vaincre , il suffit de ne rien redouter.
 Leur nouveauté , qui seule a fait ce monde esclave ,
 Subjuge qui la craint , & cede à qui la brave...
 L'or , ce poison brillant qui naît dans nos climats ,
 Attire ici l'Europe , & ne nous défend pas.
 Le fer manque à nos mains : les Cieux , pour nous avares ,
 Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares ;
 Mais pour vanger enfin nos Peuples abatus ,
 Le Ciel , au lieu de fer , nous donna des vertus.
 Je combats pour Alzire , & je vaincrai pour elle.

M O N T E Z E.

Le Ciel est contre toi : calme un frivole zele.
 Les tems sont trop changés.

Z A M O R E.

Que peux-tu dire , hélas !
 Les tems sont-ils changés , si ton cœur ne l'est pas ?
 Si ta fille est fidelle à ses vœux , à sa gloire ,
 Si Zamore est présent encor à sa mémoire ?

Tu détournes les yeux ; tu pleures , tu gémis !

M O N T E Z E .

Zamore infortuné !

Z A M O R E .

Ne suis-je plus ton fils ?

Nos Tirans ont flétri ton ame magnanime.

Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

M O N T E Z E .

Je ne suis point coupable , & tous ces conquérans ,
Ainsi que tu le crois , ne sont point des Tirans.

Il en est que le Ciel guida dans cet Empire ,

* Moins pour nous conquerir qu'afin de nous instruire,

Qui nous ont aporté de nouvelles vertus ,

Des secrets immortels , & des arts inconnus ,

La science de l'homme , un grand exemple à suivre ,

Enfin l'art d'être heureux , de penser , & de vivre.

Z A M O R E .

Que dis-tu ! quelle horreur ta bouche ose avoüer ?

Alzire est leur esclave ; & tu peux les louer !

* On voit que Monteze , persuadé comme il l'est , ne fait point une lâcheté en refusant sa fille à Zamore : Il doit trop aimer sa Religion & sa fille , pour la céder à un Idolâtre qui ne pourroit la défendre.

M O N T E Z E.

Elle n'est point esclave.

Z A M O R E.

Ah ! Monteze, ah ! mon pere ;
Pardonne à mes malheurs , pardonne à ma colere !
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels.
Oui , tu me l'as promise aux pieds des Immortels.
Ils ont reçu sa foi , son cœur n'est point parjure.

M O N T E Z E.

N'atteste point ces Dieux enfans de l'imposture ;
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus ,
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abatus.

Z A M O R E.

Quoi ? ta Religion ? quoi , la Loi de nos peres !

M O N T E Z E.

J'ai connu son néant , j'ai quitté ses chimeres ;
Puisse le Dieu des Dieux, dans ce monde ignoré ,
Manifester son Etre à ton cœur éclairé ,
Puisse-tu mieux connaître , ô ! malheureux Zamore ,
Les vertus de l'Europe , & le Dieu qu'elle adore !

Z A M O R E.

Quelles vertus ! Cruel ! les Tirans de ces lieux

T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes Dieux.
 Tu les a donc trahis, pour trahir ta promesse ?
 Alzire a-t-elle encore imité ta foiblesse ?
 Garde toi...

M O N T E Z E.

Và mon cœur ne se reproche rien.
 Je dois bénir mon sort, & pleurer sur le tien.

Z A M O R E.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
 Pren pitié des tourmens que ton crime me coute ;
 Pren pitié de ce cœur enivré tour à tour
 De zèle pour mes Dieux, de vengeance & d'amour.
 Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire,
 Vien, conduis-moi vers elle, & qu'à ses pieds j'expire.
 Ne me dérobe point le bonheur de la voir,
 Crain de porter Zamore au dernier désespoir,
 Repren un cœur humain, que ta vertu bannie...

S C E N E V.

M O N T E Z E, Z A M O R E. *Suite.*

U N G A R D E à *Monteze.*

Seigneur on vous attend pour la cérémonie,

M O N T E Z E.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah ! cruel , je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe , où s'adressent tes pas ?
Monteze. ...

MONTÉZE.

Adieu , croi-moi , fui de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colere celeste
Je te suivrai.

MONTÉZE.

Pardonne à mes soins paternels.

Aux Gardes.

Gardes empêchés-les de me suivre aux autels .
Ces Payens , élevés dans des loix étrangères ,
Pourroient de nos Chrétiens profaner les mysteres ;
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix ;
Mais Gusman vous l'ordonne & parle par ma voix.



SCENE VI.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

QU'ai-je entendu, Gusman ! O trahison ! O rage !
O comble des forfaits ! lâche & dernier outrage !
Il serviroit Gusman ? l'ai-je bien entendu !
Dans l'Univers entier n'est-il plus de vertu !
Alzire , Alzire aussi sera-t'elle coupable ?
Aura-t'elle succé ce poison détestable
Aporté parmi nous par ces persécuteurs ,
Qui poursuivent nos jours & corrompent nos mœurs !
Gusman est donc ici ? que résoudre & que faire ?

UN AMERICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé , ce Vieillard vertueux ,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la Ville obtien qu'on nous conduise.
Sortons , allons tenter notre illustre entreprise :
Allons tout préparer contre nos Ennemis ,
Et sur tout n'épargnons qu'Alvarès & son Fils.
J'ai vû de ces remparts l'étrangere structure ,
Get Art nouveau pour nous , vainqueur de la Nature.

Ces

Ces angles , ces fossés , ces hardis boulevards ,
 Ces Tonnerres d'airain grondant sur les remparts ,
 Ces pièges de la guerre , où la mort se présente ,
 Tout étonnants qu'ils sont , n'ont rien qui m'épouvante ;
 Hélas ! nos Citoyens enchaînés en ces lieux ,
 Servent à cimenter cet azile odieux ;
 Ils dressent d'une main dans les fers avilie ,
 Ce Siège de l'orgueil & de la tyrannie.
 Mais , croi-moi ; dans l'instant qu'ils verront leurs van-
 geurs ,

Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs ;
 Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage ,
 Instrument de leur honte & de leur esclavage :
 Nos Soldats , nos Amis , dans ces fossés sanglants ,
 Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
 Partons , & revenons , sur ces coupables têtes ,
 Tourner ces traits de feu , ce fer & ces tempêtes ;
 Ce salpêtre enflammé , qui d'abord à nos yeux
 Parut un feu sacré , lancé des mains des Dieux.
 Connaissions , renversons cette horrible puissance ;
 Que l'orgueil trop long-tems fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux ! que j'aime à voir vos cœurs
 Embrasser mes desseins , & sentir mes fureurs !
 Puisse nous de Gusman punir la barbarie !
 Que son sang satisfasse au sang de ma Patrie.

C

Triste Divinité des mortels offensés ,
Vengeance ! arme nos mains, Qu'il meure, & c'est assez,
Qu'il meure . . . mais hélas ! plus malheureux que bra-
ves ,

Nous parlons de punir & nous sommes Esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit.
Alvarès disparoît , Monteze nous trahit,
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre :
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis , quels accens remplissent ce séjour ?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour !
J'entens l'airain tonnant de ce peuple barbare :
Quelle fête, ou quel crime, est-ce donc qu'il prépare ?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir ;
Si je puis vous sauver , ou s'il nous faut périr.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

ALZIRE *seule.*

MAnes de mon Amant ! j'ai donc trahi ma foi.
C'en est fait , & Gusman regne à jamais sur
moi.

L'Océan , qui s'élève entre nos Hemispheres ,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières.
Je suis à lui ! L'autel a donc reçu nos vœux ,
Et déjà nos sermens sont écrits dans les Cieux.
O ! Toi qui me poursuis , Ombre chère & sanglante ,
A mes sens désolés , Ombre à jamais présente ,
Cher Amant ! si mes pleurs , mon trouble , mes re-
mords ,

Peuvent percer ta tombe , & passer chez les Morts ;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un Heros , ce cœur fidele & tendre ;
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir ,
Pardonne à cet himen où j'ai pû consentir.
Il falloit m'immoler aux volontés d'un Pere ,
Au bien de mes Sujets , dont je me sens la Mere ;
C ij

A tant de malheureux , aux larmes des vaincus ,
Au soin de l'Univers , hélas ! où tu n'es plus.
Zamore , laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée :
Souffre un joug imposé par la nécessité ;
Permits ces nœuds cruels , ils m'ont assés couté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

EH bien ! veut-on toujours ravir à ma présence ,
Les Habitans des lieux si chers à mon enfance ?
Ne puis-je voir enfin ces Captifs malheureux ,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

EMIRE.

Ah ! plutôt de Gusman redoutés la furie ,
Craignés pour ces Captifs, tremblés pour la Patrie.
On nous menace , on dit qu'à notre Nation
Ce jour sera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendart de la guerre ;
On allume ces feux enfermés sous la terre ;
On assembloit déjà le sanglant Tribunal ,
Monteze est appelé dans ce Conseil fatal ,

C'est tout ce que j'ai fçû.

ALZIRE.

Ciel ! qui m'avés trompée ,
De quel étonnement je demeure frappée !
Quoi ! presque entre mes bras , & du pied de l'autel ,
Gusman contre les miens leve son bras cruel !
Quoi ? J'ai fait le serment du malheur de ma vie !
Serment ! qui pour jamais m'avés assujettie.
Himen , cruel Himen ! sous quel astre odieux !
Mon pere a-t'il formé tes redoutables nœuds.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

M Adame, un des Captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand Himenée,
A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZIRE.

Ah ! qu'avec assurance il peut se présenter !
Sur lui , sur ses amis, mon ame est attendrie.
Ils sont chers à mes yeux , j'aime en eux la Patrie.
Mais quoi ? faut-il qu'un seul demande à me parler ?

C iij

CEPHANE.

Il a quelques secrets, qu'il veut vous révéler.
C'est ce même Guerrier, dont la main tutelaire
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le Pere.

EMIRE.

Il vous cherchoit, Madame, & Monteze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachoit à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée,
Sembloit d'un grand dessein profondément frappée.

CEPHANE.

On lisoit sur son front le trouble & les douleurs.
Il vous nommoit, Madame, & répandoit des pleurs:
Et l'on connoît assés par ses plaintes secrettes,
Qu'il ignore, & le rang & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, cher Emire, & quel indigne rang !
Ce Heros malheureux, peut-être est de mon sang.
De ma famille au moins il a vû la puissance;
Sans doute de Zamore il avoit connaissance.
Qui sçait, si de sa perte il ne fût pas témoin ?
Il vient pour m'en parler : ah ! quel funeste soin.
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure,

Il va percer mon cœur & r'ouvrir ma blessure,
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas ! dans ce Palais arrosé de mes larmes ,
Je n'ai pas encor eu de moment sans allarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M Est-elle enfin renduë ? Est-ce elle que je vois ?

ALZIRE.

Ciel ! tels étoient ses traits , sa démarche , sa voix.

Elle tombe entre les mains de sa confidente.

Zamore Je succombe ; à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnoi ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire !

Est-ce une illusion ?

ZAMORE.

Non, je revis pour toi.
Je réclame à tes pieds tes sermens & ta foi.
O moitié de moi-même ! Idole de mon ame !
Toi, qu'un amour si tendre assuroit à ma flamme,
Qu'as tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés ?

ALZIRE.

O jours ! O doux momens d'horreur empoisonnés
Cher & fatal objet de douleur & de joie,
Ah ! Zamore, en quel tems faut-il que je te voie ?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois.

ALZIRE.

Je t'ai revû trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
Depuis que ces Brigans, r'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes Dieux, mon trône & tes appas.
Sçais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage ?

Sçais-tu que ton amant, à ton lit destiné ,
 Chere Alzire , aux bourreaux se vit abandonné ?
 Tu frémis. Tu ressens le courroux qui m'enflamme,
 L'horreur de cette injure a passé dans ton âme.
 Un Dieu sans doute , un Dieu, qui préside à l'amour ,
 Dans le sein du trépas me conserve le jour,
 Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide ;
 Tu n'es point devenue Espagnole & perfide.
 On dit que ce Gusman respire dans ces lieux.
 Je venois t'arracher à ce monstre odieux.
 Tu m'aimes : vangeons-nous ; livre-moi ma victime

ALZIRE.

Oui, tu dois te vanger , tu dois punir le crime ,
 Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu ? Quoi , tes vœux ! Quoi , ta foi !

ALZIRE.

Frappe , je suis indigne , & du jour , & de toi.

ZAMORE.

Ah Monteze ! ah ! cruel , mon cœur n'a pû te croire ,

ALZIRE.

A-t'il osé t'apprendre une action si noire ?
 Sçais-tu pour quel époux j'ai pû t'abandonner ?

Z A M O R E.

Non , mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

A L Z I R E.

Eh bien. Voi donc l'abîme où le sort nous engage !
Voi le comble du crime , ainsi que de l'outrage.

Z A M O R E.

Alzire !

A L Z I R E.

Ce Gusman

Z A M O R E.

Grand Dieu !

A L Z I R E,

ton assassin ,

Vient en ce même instant de recevoir ma main.

Z A M O R E.

Lui !

A L Z I R E.

Mon Pere , Alvarès , ont trompé ma jeunesse.
Ils ont à cet himen entraîné ma foiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des Chrétiens,
Vient , presque sous tes yeux , de former ces liens.

J'ai tout quitté, mes Dieux, mon amant, ma Patrie :
Au nom de tous les trois, arrache moi la vie.

Voilà mon cœur, il vole au devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai ? Gusman est ton époux !

ALZIRE.

Je pourrois t'alléguer pour affoiblir mon crime,
De mon pere sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnée à ton trépas ;
Que des Chrétiens vainqueurs Esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée,
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu ;
A détesté tes Dieux qui t'ont mal défendu :
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse.
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi ;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi ! tu ne me vois point d'un œil impitoyable ?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable.
Puis-je encor me flater de regner dans ton cœur ?

ALZIRE.

Quand Monteze, Alvarès, peut-être un Dieu vengeur,

Nos Chrétiens, ma foiblesse, au Temple m'ont conduite,

Sure de ton trépas, à cet Himen réduite,

Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,

J'adorois ta mémoire au pied de nos Autels.

Nos Peuples, nos Tirans, tous ont sçu que je t'aime,

Je l'ai dit à la Terre, au Ciel, à Gusman même,

Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,

Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'auroit vû ?

Tu me serois ravie aussi-tôt que rendue ?

Ah ! si l'amour encor te parloit aujourd'hui.

ALZIRE.

O Ciel ! c'est Gusman même, & son pere avec lui.



ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable.

Puis-je encor me flatter de regner sans ton cœur ?

ALZIRE.

Quand Monroze, Alvarès, pour-être un Dieu venant,

SCÈNE V.

ALVARE'S, GUSMAN, ZAMORE;

ALZIRE. *suite.*

ALVARE'S. *à son Fils.*

TU vois mon bienfaicteur , il est auprès d'Alzire.
à Zamore.

O toi ! jeune Heros , toi par qui je respire ,
Vien , ajoute à ma joye en cet auguste jour.
Vien avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'enten-je ? Lui , Gusman ? lui , ton fils , ce barbare ?

ALZIRE.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare ;

ALVARE'S.

Dans quel étonnement

ZAMORE.

Quoi ! le Ciel a permis ;
Que ce vertueux pere eût cet indigne fils ?

G U S M A N à Zamore.

Esclave , d'où te vient cette aveugle furie ?
Sçais-tu bien qui je suis ?

Z A M O R E.

L'horreur de ma patrie.
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits ,
Connois-tu bien Zamore ? & vois-tu tes forfaits ?

G U S M A N.

Toi ?

A L V A R E ' S.

Zamore !

Z A M O R E.

Oùi , lui-même , à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur , & crut ôter la vie ;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux ,
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens , Tiran de notre Empire ,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire ,
Acheve , & de ce fer , *Trésor* de tes climats ,
Prévien mon bras vangeur , & prévien ton trépas.
La main , la même main qui t'a rendu ton pere ,
Dans ton sang odieux pourroit vanger la terre : *

* *Pere* doit rimer avec *terre* , parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai , que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon* , quoi-

Et j'aurois les Mortels & les Dieux pour amis ,
En révéraut le pere & punissant le fils.

ALVARES à *Gusman*.

De ce discours , ô ! Ciel , que je me sens confondre !
Vous sentés-vous coupable , & pouvés-vous répondre ?

GUSMAN.

Répondre à ce rébelle & daigner m'avilir ,
Jusqu'à le réfuter , quand je le dois punir ?
Son juste châtimet , que lui-même il prononce ,
Sans mon respect pour vous , eût été ma réponse.

à *Alzire*.

Madame , votre cœur doit vous instruire assés ,
A quel point en secret ici vous m'offensés ;
Vous , qui , sinon pour moi , du moins pour votre gloire ,
Deviés de cet esclave étouffer la mémoire :
Vous , dont les pleurs encor outragent votre époux ,
Vous , que j'aimois assés pour en être jaloux.

ALZIRE.

à *Gusman*. à *Alvarès*.

Cruel ! & vous , Seigneur ! mon protecteur son pere ,
à *Zamore*.

Toi ! jadis mon espoir en un tems plus prospere ,

que l'ortographe soit la même ; & ce mot *encore* rime très-bien
avec *abhorre* , quoiqu'il n'y ait qu'un R. à l'un , & qu'il y ait deux
RR. à l'autre. La Poësie est faite pour l'oreille : un usage contraire
ne seroit qu'une pédanterie ridicule.

Voyés le joug horrible où mon sort est lié ;
Et frémissés tous trois d'horreur & de pitié.

en montrant Zamore.

Voici l'amant, l'époux que me choisit mon pere,
Avant que je connusse un nouvel hémisphere,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de ton trépas perdit cet Univers.
Je vis tomber l'Empire où régnoient mes ancêtres,
Tout changea sur la terre, & je connus des maîtres.
Mon pere infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous servés eut à la fin recours.
C'est ce Dieu des Chrétiens, que devant vous j'atteste.
Ses Autels sont témoins de mon Hymen funeste.
C'est aux pieds de ce Dieu, qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connois mal peut-être une loi si nouvelle ;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher ; je t'aime, je le doi :
Mais après mes sermens je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se vanger aujourd'hui ?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?
Toûjours infortunée, & toûjours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux ?
Gusman, du sang des miens, ta main déjà rougie,
Frémira

Frémira moins qu'un autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour, il faut vanger les droits.
Punis une coupable, & sois juste une fois.

G U S M A N.

Ainsi vous abusés d'un reste d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppose à votre offense;
Mais vous le demandés, & je vais vous punir;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Hola, Soldats.

A L Z I R E.

Cruel !

A L V A R E S.

Mon fils, qu'allés-vous faire ?
Respectés ses bienfaits, respectés sa misère.
Quel est l'état horrible, ô Ciel, où je me vois !
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois !
Ah mes fils ! de ce nom ressentés la tendresse,
D'un Pere infortuné regardés la vieillesse,
Et du moins ...



SCENE VI.

ALVARES, GUSMAN, ALZIRE,
DOM ALONZE, *Officier Espagnol.*

ALONZE.

PAraissés, Seigneur, & commandés;
D'armes & d'ennemis ces champs sont inondés :
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs,
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent,
De leurs cris redoublés les échos retentissent,
En bataillons ferrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connoissoient pas ;
Et ce Peuple autrefois, vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer.
Dans la poudre à l'instant vous les verrés rentrer.
Héros de la Castille, Enfans de la Victoire,
Ce monde est fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous servir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéir ?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

TRAGÉDIE.

51

ZAMORE.

Oses-tu ? Tiran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste deffense ?

Aux Espagnols qui l'entourent.

Eres-vous donc des Dieux qu'on ne puisse attaquer !
Et teints de notre sang , faut-il vous invoquer ?

GUSMAN.

Obéïssés.

ALZIRE.

Seigneur !

ALVARE'S.

Dans ton couroux sévere,
Songe au moins , mon cher fils , qu'il a sauvé ton Pere.

GUSMAN.

Seigneur , je songe à vaincre , & je l'apris de vous ;
J'y vole , adieu.

SCENE VII.

ALVARE'S, ALZIRE.

ALZIRE se jettant à genoux.

Seigneur , j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage ,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vangés , Seigneur , vangés sur ce cœur affligé .
L'honneur de votre fils par sa femme outragé :
Dij

Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie :
 Un cœur peut-il deux fois se donner en sa vie ?
 Zamore étoit à moi , Zamore eut mon amour :
 Zamore est vertueux , vous lui devés le jour.
 Pardonnés . . . je succombe à ma douleur mortelle.

ALVARES.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle ;
 Je plains Zamore & toi , je serai ton apui.
 Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
 Ne porte point l'horreur au sein de ma famille.
 Non tu n'es plus à toi : sois mon sang , sois ma fille.
 Gusman fut inhumain , je le sçai , j'en frémis ;
 Mais il est ton époux , il t'aime , il est mon fils ,
 Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas , que n'êtes-vous le pere de Zamore !

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALVARE'S , GUSMAN.

ALVARE'S.

Mérités donc , mon fils , un si grand avantage.
 Vous avés triomphé du nombre & du courage,
 Et de tous les vengeurs de ce triste Univers
 Une moitié n'est plus , & l'autre est dans vos fers.
 Ah ! n'ensanglantés point le prix de la victoire.
 Mon fils , que la clémence ajoute à votre gloire :
 Je vais sur les vaincus étendant mes secours ,
 Consoler leur misere , & veiller sur leurs jours.
 Vous , songés cependant qu'un pere vous implore ;
 Soyés homme & Chrétien , pardonnés à Zamore.
 Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs ?
 Et n'apprendrés-vous point à conquérir des cœurs ?

GUSMAN.

Ah vous percés le mien. Demandés-moi ma vie ;
 Mais laissez un champ libre à ma juste furie ;
 Ménagés le couroux de mon cœur opprimé :

D ij

Comment lui pardonner ? le barbare est aimé.

ALVARE'S.

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre ? lui mon pere ;
Ah ! qu'on me plaigne ainsi ; la mort me sera chere.

ALVARE'S.

Quoi vous joignés encor à cet ardent couroux ;
La fureur des soupçons , ce tourment des jaloux ?

GUSMAN.

Et vous condamneriés jusqu'à ma jalousie ?
Quoi ce juste transport dont mon ame est saisie ,
Ce triste sentiment plein de honte & d'horreur ,
Si légitime en moi , trouve en vous un censeur !
Vous voyés sans pitié ma douleur éffrenée.

ALVARE'S.

Mêlés moins d'amertume à votre destinée ;
Alzire a des vertus , & loin de les aigrir ,
Par des dehors plus doux vous devés l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse ,
Il résiste à la force , il cède à la souplesse ,
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

G U S M A N.

Moi que je flatte encor l'orgueil de sa beauté ;
Que sous un front serain déguisant mon outrage ,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriés-vous pas , de mon honneur jaloux ,
Au lieu de le blâmer , partager mon couroux ?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave ,
Qui m'ose dédaigner , qui me hait , qui me brave ,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur ,
Et que j'aime , en un mot , pour comble de malheur.

A L V A R E S.

Ne vous repentés point d'un amour légitime ;
Mais sçachés le régler , tout excès mène au crime.
Promettés-moi du moins de ne décider rien ,
Avant de m'accorder un second entretien.

G U S M A N.

Eh que pourroit un fils refuser à son pere ?
Je veux bien pour un tems suspendre ma colere ;
N'en exigés pas plus de mon cœur outragé.

A L V A R E S.

Je ne veux que du tems.

Il sort.

G U S M A N *seul.*

Quoi n'être point vengé !
Aimer , me repentir , être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore ,

D i i i j

D'un de ces vils mortels en Europe ignorés ,
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés...
Que vois-je ! Alzire ! ô Ciel...

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'Est moi, c'est ton Epouse ;
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse ,
Qui n'a pû te chérir , qui t'a dû réverer ,
Qui te plaint , qui t'outrage , & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur , soit foiblesse
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse :
Et ma sincérité , trop funeste vertu ,
Si mon amant périt , est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner ; ton épouse a l'audace ,
De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai crû que Dom Gusman , tout fier , tout rigoureux ;
Tout terrible qu'il est , doit être généreux.
J'ai pensé qu'un Guerrier , jaloux de sa puissance ,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense ,
Une telle vertu séduiroit plus nos cœurs ,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine ,
Par un effort si beau , tu vas changer la mienne ,

Tu t'assures ma foi , mon respect , mon amour ,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'a-
mour.)

Pardonne . . . je m'égare . . . éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole , eût promis davantage.
Elle eût pû prodiguer les charmes de ses pleurs ;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple & formé des mains de la nature ,
En voulant t'adoucir redouble ton injure ;
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais ,
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

G U S M A N.

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix , connaissez les , Madame.
Etudiés nos mœurs , avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs , il faut s'y conformer.
Sçachés que le premier , est d'étouffer l'idée ,
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée.
De vous respecter plus , & de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais ,
D'en rougir la première , & d'attendre en silence ,
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sçachés que votre Epoux qu'ont outragé vos feux ,
S'il peut vous pardonner , est assez généreux.
Plus que vous ne pensés , je porte un cœur sensible ,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

Vous voyés qu'il vous aime , on pouroit l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime , il est jaloux : Zamore va périr :
J'assassinois Zamore en demandant sa vie.
Ah ! Je l'avois prévu. M'auras-tu mieux servie ?
Pouras-tu le sauver ? Vivra-t'il loin de moi ?
Du Soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

EMIRE.

L'or qui les séduit tous , vient d'éblouir sa vue.
Sa foi n'en doutés point , sa main vous est vendue.

ALZIRE.

Ainsi graces aux Cieux , ces métaux détestés ,
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de tems : tu balances encore.

EMIRE.

Mais auroit-on juré la perte de Zamore ?

Alvarès auroit-il assés peu de crédit ,
Et le Conseil enfin....

ALZIRE.

Je crains tout , il suffit.
Tu vois de ces Tirans la fierté tyrannique.
Ils pensent que pour eux le Ciel fit l'Amérique ,
Qu'ils en sont nés les Rois ; & Zamore à leurs yeux ;
Tout Souverain qu'il fût n'est qu'un sédition.
Conseil de meurtriers ! Gusman , Peuple barbare !
Je prévienrai les coups que votre main prépare.
Ce Soldat ne vient point , qu'il tarde à m'obéir !

EMIRE.

Madame , avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la prison. Deja la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enivrés ,
Les Tirans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce Soldat nous conduise à la porte ,
Qu'on ouvre la prison , que l'innocence en sorte.

EMIRE.

Il vous prévient déjà ; Cephane le conduit.
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit ;

Votre gloire est perdue , & cette honte extrême ...

ALZIRE.

Va , la honte seroit de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger parmi nous inconnu ,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu.
C'est l'amour de la gloire & non de la justice ,
La crainte du reproche & non celle du vice.
Je fus instruite , Emire , en ce grossier climat ;
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur , & c'est lui qui m'or-
donne ,
De sauver un Heros que le Ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ALZIRE.

Tout est perdu pour toi , tes Tirans sont vain-
queurs ,
Ton supplice est tout prêt , si tu ne fuis , tu meurs.
Pars , ne perds point de tems , prends ce Soldat pour
guide.
Trompons des meurtriers , l'espérance homicide ,
Tu vois mon desespoir , & mon saisissement :

C'est à toi d'épargner la mort à mon amant ,
Un crime à mon Epoux , & des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle , & la nuit te seconde ;
Prens pitié de ton sort , & laisse moi le mien.

Z A M O R E.

Esclave d'un Barbare , Epouse d'un Chrétien ,
Toi qui m'as tant aimé , tu m'ordonnes de vivre !
Eh bien j'obéirai : mais oses-tu me suivre ?
Sans trône , sans secours , au comble du malheur ,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un desert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds , j'ai mis un diadème.

A L Z I R E.

Ah ! Qu'étoit-il sans toi ? Qu'ai-je aimé que toi-même ?

Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil Univers ?
Mon ame va te suivre au fond de tes déserts.
Je vais seule en ces lieux , où l'horreur me consume ;
Languir dans les regrets , sécher dans l'amertume :
Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi :
D'être au pouvoir d'un autre , & de bruler pour toi.
Pars , emporte avec toi , mon bonheur & ma vie ,
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble , & ma gloire à sauver ;
Tous deux me sont sacrés , je les veux conserver.

ZAMORE.

Ta gloire ! Quelle est donc cette gloire inconnue ?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue ?
Quoi ! ces affreux sermens qu'on vient de te dicter,
Quoi ! Ce Temple chrétien que tu dois détester,
Ce Dieu, ce destructeur des Dieux de mes Ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des maîtres ?

ALZIRE.

J'ai promis, il suffit, que t'importe à quel Dieu !

ZAMORE.

Ta promesse est ton crime, elle est ma perte, adieu.
Perissent tes sermens, & le Dieu que j'abhorre.

ALZIRE.

Arrête. Quels adieux ! Arrête, cher Zamore.

ZAMORE.

Gusman est ton époux !

ALZIRE.

Plains moi sans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non , tu trahis cruelle un feu si légitime.

ALZIRE.

Non , je t'aime à jamais , & c'est un nouveau crime.

Laisse-moi mourir seule , ôte-toi de ces lieux.

Quel desespoir horrible étincelle en tes yeux ?

Zamore

ZAMORE.

C'en est fait.

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

Mon courage ,

De cette liberté , va faire un digne usage.

ALZIRE.

Tu n'en sçaurois douter , je périr si tu meurs.

ZAMORE.

Peus-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs ?

Laisse-moi , l'heure fuit , le jour vient , le tems presse.
Soldat , guidés mes pas.

SCENE V.

ALZIRE , EMIRE.

ALZIRE.

JE succombe , il me laisse :

Il part , que va-t'il faire ? O moment plein d'effroi !
Gusman ! Quoi c'est donc lui que j'ai quitté pour toi.
Emire , suis ses pas , vole , & reviens m'instruire ,
S'il est en sûreté , s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous sert , ou nous trahit ,

Emire sort.

Un noir présentiment m'afflige & me saisit ,
Ce jour , ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi ! Dieu des Chrétiens , Dieu vainqueur & ter-

rible ,

Je connais peu tes loix. Ta main du haut des Cieux ,
Perce à peine un nuage épais sur mes yeux :

Mais si je suis à toi , si mon amour t'offense ,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.

Grand Dieu , conduis Zamore , au milieu des deserts ,
Ne serois-tu le Dieu que d'un autre Univers ?

Les seuls Européens sont-ils nés pour te plaire ?
Es-tu Tiran d'un monde , & de l'autre le Pere !
Les vainqueurs , les vaincus , tous ces faibles humains ,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée !
J'entends nommer Zamore. O Ciel ! on m'a trompée !
Le bruit redouble , on vient , ah ! Zamore est perdu.

SCÈNE VI.

ALZIRE , EMIRE.

ALZIRE.

CHere Emire , est-ce toi ? qu'a-t'on fait , qu'as-tu vu ?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah ! n'espères plus rien , sa perte est infaillible ;
Des armes du Soldat qui conduisoit ses pas
Il a couvert son front , il a chargé son bras.
Il s'éloigne : à l'instant , le Soldat prend la fuite ;
Votre Amant au Palais , court , & se précipite ;
Je le suis en tremblant parmi nos ennemis ,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis ;
Dans l'horreur de la nuit , des morts , & du silence ;
Au Palais de Gufman , je le vois qui s'avance :
Je l'appellois en vain de la voix & des yeux ,
Il m'échappe , & soudain j'entends des cris affreux ;
J'entends dire , qu'il meure : on court , on vole aux armes ;
Retirez-vous , Madame , & fuyez tant d'allarmes.
Rentrés.

ALZIRE.

Ah ! chere Emire , allons le secourir.

EMIRE.

Que pouvés-vous Madame , ô Ciel !

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE , EMIRE , DON ALONZE , GARDES.

DON ALONZE.

A Mes ordres secrets , Madame , il faut vous rendre ;

ALZIRE.

Que me dis-tu barbare ? & que viens-tu m'apprendre ?
Qu'est devenu Zamore ?

DON ALONZE.

En ce moment affreux

Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux ,
Daignés me suivre.

ALZIRE.

O sort ! ô vengeance trop forte !

Cruels , quibi ce n'est point la mort que l'on m'apporte ;

Quoi Zamore n'est plus ? & je n'ai que des fers ?

Tu gémis ? & tes yeux de larmes sont couverts ?

Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine ?

Viens , si la mort m'attend , viens j'obéis sans peine ;

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALZIRE, GARDÉS.

ALZIRE.

P Réparés-vous pour moi vos supplices cruels !
 Tirans qui vous nommés les Juges des mortels !
 Laissez-vous dans l'horreur de cette inquietude
 De mes destins affreux floter l'incertitude !
 On m'arrête , on me garde , on ne s'informe pas
 Si l'on a résolu ma vie , ou mon trépas.
 Ma voix nomme Zamore , & mes Gardes palissent.
 Tout s'émeut à ce nom , ces monstres en frémissent.

SCÈNE II.

MONTEZE , ALZIRE.

ALZIRE.

A H mon Père !

MONTEZE.

Ma Fille où nous as-tu réduits !

Voilà de ton amour les execrables fruits.

Helas ! nous demandions la grace de Zamore ;

Alvarés avec moi daignoit parler encore ;

Un Soldat à l'instant se présente à nos yeux ;

E ij

C'étoit Zamore même, égaré, furieux.
 Par ce déguisement la vûë étoit trompée ,
 A peine entre ses mains j'apperçois une épée :
 Entrer , voler vers nous , s'élancer sur Gusman ,
 L'attaquer , le fraper , n'est pour lui qu'un moment.
 Le sang de ton Epoux rejaillit sur ton Pere : *
 Zamore au même instant dépouillant sa colere
 Tombe aux pieds d'Alvarés , & tranquille , & soumis ,
 Lui présentant ce fer , teint du sang de son Fils.
 J'ai fait ce que j'ai dû , j'ai vangé mon injure :
 Fais ton devoir , dit-il , & vange la nature.
 Alors il se prosterne attendant le trépas.
 Le Pere tout sanglant se jette entre mes bras ;
 Tout se réveille , on court , on s'avance , on s'écrie ,
 On vole à ton Epoux , on rappelle sa vie ,
 On arrête son sang , on presse les secours
 De cet art inventé pour conserver nos jours.
 Tout le peuple à grands cris demande ton supplice ,
 Du meurtre de son Maître il te croit la complice ...

A L Z I R E .

Vous pouriés !

M O N T E Z E .

Non , mon cœur ne t'en soupçonne pas.
 Non le tien n'est pas fait pour de tels attentats ,
 Capable d'une erreur , il ne l'est point d'un crime ,
 Tes yeux s'étoient fermés sur le bord de l'abîme.

* Quelques personnes ont trouvé fort étrange que Zamore ne proposât pas un duel à Gusman.

Je le souhaite ainsi, je le croi, cependant
Ton Epoux va mourir des coups de ton Amant.
On va te condamner, tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice, & dans l'ignominie;
Et je retourne enfin par un dernier effort,
Demander au Conseil & ta grace & ma mort.

ALZIRE.

Ma grace! à mes Tirans! les prier! vous, mon Pere;
Oses vivre, & m'aimer; c'est ma seule priere.
Je plains Gusman, son sort a trop de cruauté;
Et je le plains sur tout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que vanger son outrage;
Je ne peux excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défens pas;
Il mourra... Gardés-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE.

O Ciel! inspire-moi, j'implore ta clémence:

Il sort.

SCÈNE III.

ALZIRE *seule.*

O Ciel! aneantis ma fatale existence.
Quoi ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours.
Ah j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile
Me permettoit la mort, la mort mon seule azile.
* Eh quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux

* Cette plainte & ce doute sont dans la bouche d'une Chrétienne nouvelle.

De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ;
 Ce Peuple de vainqueurs armé de son tonnerre ,
 A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre ?
 D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?
 Et moi je ne pourai disposer de mon sang ;
 Je ne pourai sur moi permettre à mon courage
 Ce que sur l'Univers , il permet à sa rage ;
 Zamore va mourir dans des tourmens affreux ,
 Barbares ,

S C E N E I V.

Z A M O R E *enchaîné* , A L Z I R E , G A R D E S.

Z A M O R E.

C'Est ici qu'il faut perir tous deux.
 Sous l'horrible appareil de sa fausse justice ,
 Un tribunal de sang te condamne au supplice.
 Gusinan respire encor ; mon bras désespéré
 N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré.
 Il vit pour achever le malheur de Zamore ,
 Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore ;
 Nous périrons ensemble à ses yeux expirans,
 Il va goûter encor le plaisir des Tirans.
 Alvarés doit ici prononcer de sa bouche
 L'abominable arrêt de ce Conseil farouche.
 C'est moi qui t'ai perdue , & tu périras pour moi.

A L Z I R E.

Va , je ne me plains plus , je mourrai près de toi.

Tu m'aimes, c'est assés, benis ma destinée,
Benis le coup affreux qui rompt mon himenée;
Songe que ce moment où je vais chez les morts
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon suplice à moi-même renduë,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est dûë.
L'appareil de la mort élevé pour nous deux
Est l'Autel où mon cœur te rend ses premiers feux;
C'est-là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avois pû te faire.

Ma plus grande amertume en ce funeste sort;
C'est d'entendre Alvarés prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici, les pleurs inondent son visage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô Ciel, a reçu plus d'outrage;
Et que d'infortunés le sort assemble ici!

SCÈNE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARE'S, GARDES.

ZAMORE.

J'Attends la mort de toi, le Ciel le veut ainsi.
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre.
Parle sans te troubler comme je vais t'entendre,
Et fais livrer sans crainte aux suplices tout prêts
L'assassin de ton Fils, & l'ami d'Alvarés.

E iij

Mais que t'a fait Alzire ? & quelle barbarie
 Te force à lui ravir une innocente vie ?
 Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur ,
 Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur ?
 Connu seul parmi nous par ta clémence auguste ,
 Tu veux donc renoncer à ce grand nom de Juste ?
 Dans le sang innocent ta main va se baigner !

ALZIRE.

Vange-toi , vange un Fils , mais sans me soupçonner ;
 Epouse de Gusman ce nom seul doit t'apprendre
 Que loin de le trahir je l'aurois sçu défendre.
 J'ai respecté ton Fils , & ce cœur gémissant ,
 Lui conserva sa foi même en le haïssant.
 Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée ,
 Ta seule opinion fera ma renommée ;
 Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien ,
 Je dédaigne le reste & ne demande rien.
 Zamore va mourir , il faut bien que je meure ,
 C'est tout ce que j'attends , & c'est toi que je pleure.

ALVARES.

Quel mélange , grand Dieu , de tendresse & d'horreur ?
 L'Assassin de mon Fils est mon Libérateur.
 Zamore !... oui , je te dois des jours que je déteste ,
 Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
 Je suis Pere , mais homme. Et malgré ta fureur ,
 Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur ,
 Qui demande vengeance à mon ame éperdue ,

La voix de tes bienfaits est encor entendue ;
 Et toi qui fus ma Fille , & que dans nos malheurs ;
 J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs.
 Va , ton Pere est bien loin de joindre à ses souffrances
 Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
 Il faut perdre à la fois par des coups innouïs ,
 Et mon Libérateur , & ma Fille & mon Fils.
 Le Conseil vous condamne , il a dans sa colere
 Du fer de la vengeance armé la main d'un Pere .
 Je n'ai point refusé ce ministere affreux . . .
 Et je viens le remplir pour vous sauver tous deux.
 Zamore tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux sauver Alzire ?

Ah ! parle , que faut-il ?

ALVARE'S.

Croire un Dieu qui m'inspire ;
 Tu peux changer d'un mot & son sort & le tien ;
 Ici la Loi pardonne à qui se rend Chrétien.
 Cette Loi que n'a guere un saint zeile dictée
 Du Ciel en ta faveur y semble être apportée.
 Le Dieu qui nous a prît lui-même à pardonner ,
 De son ombre à nos yeux sçaura t'environner :
 Tu vas des Espagnols arrêter la colere ;
 Ton sang sacré pour eux est le sang de leur Frere.
 Les traits de la vengeance en leurs mains suspendus
 Sur Alzire & sur toi ne se tourneront plus ,
 Je réponds de sa vie ainsi que de la tienne ,

Zamore , c'est de toi , qu'il faut que je l'obtienne.
 Ne sois point inflexible à cette foible voix ,
 Je te devrai la vie une seconde fois.
 Cruel , pour me payer du sang dont tu me privas ,
 Un Pere infortuné demande que tu vives .
 Rends-toi Chrétien comme elle , accorde-moi ce prix
 De ses jours , & des tiens , & du sang de mon Fils.

Z A M O R E à *Alzire*.

Alzire jusques là cheririons-nous la vie ?
 La racheterions-nous par mon ignominie ?
 Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Gusman ?
 Et toi plus que ton Fils seras-tu mon Tiran ?
 Tu veux qu'Alzire meure où que je vive en traître.
 Ah ! lorsque de tes jours je me suis vû le maître ,
 Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix
 Parle ? aurois-tu quitté les Dieux de ton pays ?

A L V A R E S .

J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore ,
 J'aurois prié ce Dieu , seul Etre que j'adore ,
 De n'abandonner pas un cœur tel que le tien ,
 Tout aveuglé qu'il est , digne d'être Chrétien.

Z A M O R E .

Dieux ! quel genre innoui de trouble & de supplice ,
 Entre quels attentats faut-il que je choisisse ?

à *Alzire*.

Il s'agit de tes jours , il s'agit de mes Dieux.
 Toi , qui m'oses aimer ? ose juger entre eux ,

Je m'en remets à toi, mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu sçais trop qu'un Pere infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avois donné,
Je reconnus son Dieu; tu peux de ma jeunesse
Accuser si tu veux l'erreur ou la foiblesse;
Mais des Loix des Chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie
Par mon ame en secret ne fut point démentie;
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur,
C'est trahir à la fois sous un masque hypocrite
Et le Dieu qu'on préfère, & le Dieu que l'on quitte,
C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à soi.
Mourons; mais en mourant sois digne encor de moi,
Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle;
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponse, il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi que se deshonor.

ALVARE'S.

Cruels ainsi tous deux vous voulés votre perte!
Vous bravés ma bonté qui vous étoit offerte;
Ecoutés le tems presse & ces lugubres cris.

SCENE VI.

ALVARE'S, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE,
AMERICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE.

ON amene à vos yeux votre malheureux Fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie,
Du Peuple qui l'aimoit, une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son Epouse, & de son Meurtrier.

SCENE VII.

ALVARE'S, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE,
MONTEZE, AMERICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

CRuels, fauvés Alzire, & pressés mon suplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVARE'S.

Mon Fils mourant, mon Fils, ô comble de douleur!

ZAMORE à *Gusman*.

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur.
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore,
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN à *Zamore*.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner:
Je dois un autre exemple & je viens le donner.

à Alvarés.

Le Ciel qui veut ma mort & qui l'a suspendue ,
 Mon Pere , en ce moment m'amene à votre vue.
 Mon ame fugitive , & prête à me quitter ,
 S'arrête devant vous ; .. mais pour vous imiter.
 Je meurs , le voile tombe , un nouveau jour m'éclaire ;
 Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
 J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cercueil ,
 Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
 Le Ciel vange la Terre , il est juste ; & ma vie
 Ne peut payer le sang , dont ma main s'est rougie.
 Le bonheur m'aveugla , la mort m'a détrompé.
 Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
 J'étois maître en ces lieux ; seul j'y commande encore.
 Seul je puis faire grace , & la fais à Zamore.
 Vis , superbe ennemi , sois libre , & te souvien ,
 Quel fut & le devoir , & la mort d'un Chrétien.

à Montezé qui se jette à ses pieds.

Montezé , Americains , qui futes mes victimes ,
 Songés que ma clemence a surpassé mes crimes.
 Instruifés l'Amerique , aprenés à ses Rois
 Que les Chrétiens sont nés pour leur donner des Loix.

à Zamore.

Des Dieux que nous servons , connois la difference :
 Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance ,
 Et le mien , quand ton bras vient de m'assassiner ,
 M'ordonne de te plaindre , & de te pardonner.

ALVARÉS.

Ah mon Fils ! tes vertus égalent ton courage.

A L Z I R E.

Quel changement , grand Dieu , quel étonnant langage !

Z A M O R E.

Quoi , tu veux me forcer moi-même au repentir !

G U S M A N.

Je veux plus , je te veux forcer à me cherir.
 Alzire n'a vécu que trop infortunée ,
 Et par mes cruautés , & par mon himenée.
 Que ma mourante main la remette en tes bras.
 Vivés sans me haïr , gouvernés vos Etats :
 Et de vos murs détruits rétablissant la gloire ,
 De mon nom s'il se peut benissés la mémoire.

à *Alvarès.*

Daignés servir de Pere à ces Epoux heureux ;
 Que du Ciel par vos soins le jour luisse sur eux ;
 Aux clartés des Chrétiens si son ame est ouverte ,
 Zamoré est votre Fils , & répare ma perte.

Z A M O R E.

Je demeure immobile , égaré , confondu ,
 Quoi donc les vrais Chrétiens auroient tant de vertus !
 Ah ! la Loi qui t'oblige à cet effort suprême ,
 Je commence à le croire , est la Loi d'un Dieu même.
 J'ai connu l'amitié , la constance , la foi :
 Mais tant de grandeur d'ame est au dessus de moi ,
 Tant de vertu m'accable & son charme m'attire ,

Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.

*Il se jette à ses pieds. **

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, & mes tristes erreurs !

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois aprochés-vous, mon Pere :
Vivés long-tems heureux, qu'Alzire vous soit chere,
Zamore fois Chrétien, je suis content, je meurs.

ALVARE'S à Montezé.

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur defesperé se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe, & qui pardonne.

* Ceux qui ont prétendu que c'est ici une conversion miraculeuse se sont trompés. Zamore est changé en ce qu'il s'attendrit pour son ennemi. Il commence à respecter le Christianisme : une conversion subite seroit ridicule en de telles circonstances.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux *La Tragédie d'Alzire*. A Paris ce 28. Mars 1736.

LA SERRE.